



VOYAGES – Victor Hugo 1843



« Le lendemain de mon arrivée à Bayonne, je voulus aller à Biarritz. Ne sachant pas le chemin je m'adressai à un passant, paysan navarrais, qui avait un beau costume, un large pantalon de velours olive, une ceinture rouge, une chemise à grand col rabattu, rattachée d'un anneau d'argent, une veste de gros drap chocolat, toute brodée de soie brune, et un petit chapeau à la Henri II, bordé de velours et rehaussé d'une plume d'autruche noire et frisée. Je demandai à ce magnifique passant le chemin de Biarritz.

- Prenez la rue du Pont-Mayou, me dit-il, et suivez-la jusqu'à la porte d'Espagne.
- Est-il aisé, ajoutai-je, de trouver des voitures pour aller à Biarritz ?

Le Navarrais me regarda, souriant d'un sourire grave, et me dit, avec l'accent de son pays, cette parole mémorable, dont je ne compris que plus tard la profondeur :

- Monsieur, il est facile d'y aller, mais difficile d'en revenir.

Je pris la rue du Pont-Mayou.

Tout en la montant, je rencontrai plusieurs affiches de couleurs variées, par lesquelles des voituriers offraient des voitures au public, pour Biarritz, à divers prix honnêtes ; je remarquai, mais fort négligemment, que toutes ces affiches se terminaient par l'invariable protocole que voici : les prix sont ainsi fixés jusqu'à 8 h du soir.

J'arrivai à la porte d'Espagne. Là se groupaient et s'entassaient, pêle-mêle, une foule de voitures de toutes sortes, chars à bancs, cabriolets, coucous, gondoles, calèches, coupés, omnibus. J'avais à peine jeté un coup d'œil sur cette cohue d'attelages qu'une autre cohue m'entourait déjà. C'étaient les cochers. En un moment je fus assourdi.





Toutes les voix, tous les accents, tous les patois, tous les jurons et toutes les offres à la fois. L'un me prit le bras droit : « Monsieur, je suis le cocher de M. Castex ; montez dans le coupé : une place pour quinze sous ».

L'autre me prit le bras gauche : « Monsieur, je suis Ruspit ; j'ai aussi un coupé ; une place pour douze sous ».

Un troisième me barra le chemin : « Monsieur, c'est moi Anatole. Voilà ma calèche je vous mène pour dix sous ».

Un quatrième me parlait dans les oreilles : « Monsieur, venez avec Momus ; je suis Momus ; ventre à terre à Biarritz pour six sous ! »

« Cinq sous ! » s'écriaient d'autres autour de moi.

« Voyez, Monsieur, la jolie voiture : le sultan de Biarritz ! une place pour cinq sous ! »

Le premier qui m'avait parlé et qui me tenait le bras droit domina enfin tout le vacarme.

- Monsieur, c'est moi qui vous ai parlé le premier. Je vous demande la préférence.
- Il vous demande 15 sous ! s'écrièrent les autres cochers.
- Monsieur, reprit l'homme froidement, je vous demande trois sous.

Il se fit un grand silence.

- J'ai parlé à Monsieur le premier, ajouta l'homme.

Puis, profitant de la stupeur des autres combattants, il ouvrit vivement la portière de son coupé, m'y poussa sans que j'eusse le temps de me reconnaître, referma le coupé, monta sur le siège et partit au galop. Son omnibus était plein ; il semblait qu'il n'attendit plus que moi.

La voiture était toute neuve et fort bonne, les chevaux excellents. En moins d'une demi-heure, nous étions à Biarritz.

Arrivé là, ne voulant pas abuser de ma position, je tirai quinze sous de ma bourse et je les donnai au cocher. J'allais m'éloigner, il me retint par le bras :

- Monsieur, me dit-il, ce n'est que trois sous.
- Bah ! repris-je, vous m'avez dit quinze sous d'abord. Ce sera quinze sous.
- Non pas, Monsieur, j'ai dit que je mènerai pour trois sous : ce sera trois sous.

Il me rendit le surplus et me força presque à le recevoir.

- Pardieu ! disais-je en m'en allant, voilà un honnête homme.

Les autres voyageurs n'avaient, comme moi, donné que trois sous.

Après m'être promené tout le jour sur la plage, le soir venu, je songeai à regagner Bayonne. J'étais las, et je ne pensais pas, sans quelque plaisir, à l'excellente voiture et au vertueux cocher qui m'avaient amené.





Huit heures sonnaient aux lointaines horloges de la plaine, comme je remontais l'escarpement du Port-Vieux. Je ne pris pas garde à une foule de promeneurs qui arrivaient de tous les points et semblaient se hâter vers l'entrée du village où s'arrêtaient les voituriers.



Dessins de Blanche Hennebutte-Feillet – source Bilketa.eus



La soirée était superbe ; quelques étoiles commençaient à piquer le ciel clair du crépuscule ; la mer, à peine émue, avait le miroitement opaque et lourd d'une immense nappe d'huile.

Un phare à feu tournant venait de s'allumer à ma droite ; il brillait, puis s'éteignait, puis se ravivait tout-à-coup et jetait, brusquement une éclatante lumière, comme s'il cherchait à lutter avec l'éternel Sirina, qui resplendissait dans la brume, à l'autre bout de l'horizon. Je m'arrêtai et je considérai quelque temps ce mélancolique spectacle, qui était pour moi comme la figure du pouvoir humain en présence du pouvoir divin.

Cependant, la nuit s'épaississait, et, à un certain moment, l'idée de Bayonne et de mon auberge traversa subitement ma contemplation. Je me remis en marche et j'atteignis la place des voitures. Il n'y en avait plus qu'une seule : un falot posé à terre me la montrait. C'était une calèche à quatre places : trois places étaient déjà occupées. Comme je m'approchais :





- Hé, monsieur, venez donc, me cria une voix. C'est la dernière place et nous sommes la dernière voiture.

Je reconnus la voix de mon cocher du matin ; je retrouvai cet homme antique. Le hasard me parut providentiel. Je louai Dieu. Un moment plus tard, j'étais forcé de faire la route à pied, une bonne lieue de pays.

- Pardieu ! lui dis-je, vous êtes un brave cocher et je suis aise de vous revoir.
- Montez vite, Monsieur, reprit l'homme.

Je m'installai en hâte dans la calèche. Quand, je fus assis, le cocher, la main sur la clef de la portière, me dit :

- Monsieur sait que l'heure est passée.
- Quelle heure ? lui dis-je – Huit heures.
- C'est vrai, j'ai entendu sonner quelque chose comme cela.
- Monsieur sait, repartit l'homme, que, passé huit heures, le prix change. Nous venons chercher ici les voyageurs pour les obliger. L'usage est de payer avant de partir.
- A merveille, répondis-je, en tirant ma bourse. Combien est-ce ?

L'homme reprit avec douceur : « Monsieur, c'est douze francs ».

Je compris sur-le-champ l'opération. Le matin, on annonce qu'on mènera les curieux à Biarritz, pour trois sous par personne ; il y a foule. Le soir, on mène cette foule à Bayonne pour douze francs par tête. J'avais éprouvé, le matin, la rigidité stoïque de mon cocher ; je ne répliquai pas un mot et je payai.

Tout en rejoignant Bayonne au galop, la belle maxime du paysan navarrais me revint à l'esprit et je fis, pour l'enseignement des voyageurs, cette traduction en langue vulgaire : Voitures pour Biarritz, prix par personne, pour aller : trois sous ; pour revenir : 12 francs*. Ne trouvez-vous pas que c'est une oscillation ?



* 1 franc en 1850 = 3,27 euros – 1 sou = 5 centimes.

